

Diamant brut

Beth Ditto
en collaboration avec Michelle Tea

Diamant brut

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Éric Betsch

Michel
LAFON

Titre original :
Coal To Diamonds
© Beth Ditto, 2012

*Tous droits de traduction, d'adaptation
et de reproduction réservés pour tous pays.*

Première publication par Spiegel & Grau,
une marque de The Random House Publishing Group,
filiale de Random House, Inc., New York.

© Éditions Michel Lafon, 2012, pour la traduction française.
11-13, boulevard Paul-Émile-Victor – Île de la Jatte
92521 Neuilly-sur-Seine Cedex
www.michel-lafon.com

« Je dédie cet ouvrage à mes deux familles : celle au sein de laquelle je suis née et celle que j'ai choisie. Je vous dois à tous ma raison d'être, mon vécu et mon avenir, ainsi que ma motivation, mon inspiration et mes rires. Jamais je n'ai eu l'intention que ces récits dépeignent quiconque sous un jour sombre ; ils sont tous authentiques, parfois douloureux. Sans l'ensemble de ces épisodes de ma vie, les meilleurs comme les pires, je ne serais pas celle que je suis aujourd'hui. C'est grâce aux personnes qui figurent dans ces pages que je peux dire que je suis fière de moi. »

1

Judsonia, dans l'État de l'Arkansas, était autrefois une métropole épanouie qui évoluait au rythme du pays. Les gens croyaient en l'avenir ; ils travaillaient, consommaient et profitaient de la vie. On y trouvait une université pour les demoiselles, tandis que le cimetière de la ville comprenait un carré réservé aux soldats de l'Union, au beau milieu d'une multitude de confédérés.

C'était dans les années 1940. En 1952, une tornade réduisit la ville en débris, ne laissant dans son sillage qu'un cratère éventré recouvert de poussière. Dès lors, le temps parut s'écouler plus lentement. Incapable de retrouver son allant, la population locale sombra dans la tristesse. Depuis cette catastrophe, l'Arkansas ne parvient plus à suivre la cadence du pays.

Un jour, à treize ans, vêtue d'un survêtement et d'un pull-over brodé à la main, je traînais dans une demeure à peu près vide, à Judsonia. Ce début des années 1990 ressemblait en tout point aux années 1980, et même aux années 1970. Moi, Mary Beth Ditto, je n'étais pas allée en cours. J'étais restée paresseuse à la maison, qui, en temps normal, grouillait de beaucoup trop de gamins, autour d'une tante malade.

Or, ce jour-là, miraculeusement, il n'y avait personne ; tout était calme. N'allez pas pour autant croire que j'étais une ado à problèmes. Je n'étais pas non plus un modèle, pas une intello qui rendait ses devoirs à temps et cirait les pompes des profs, pas davantage qu'une délinquante juvénile cherchant les ennuis en séchant les cours. Je voulais simplement découvrir l'effet que produirait cette immense maison, d'ordinaire si agitée, dans un calme si inhabituel.

Mes trois petits cousin et cousines étaient à l'école. Ayant eu la malchance d'avoir été mis au monde par la mère la plus merdique qui fût, ces mômes, tous affublés d'un prénom commençant par un A, habitaient chez tante Jannie. Lorsque les services sociaux avaient été appelés pour la quatrième fois, ils avaient farfouillé à droite et à gauche afin de déterminer si ces trois petits A avaient de la famille susceptible de les prendre en charge. Quand ils avaient déniché tante Jannie, elle avait accepté, bien entendu. Dormant sur un canapé ou dans un fauteuil, les A se blottissaient les uns contre les autres, recherchant la moindre chaleur où se pelotonner. Leur arrivée relevait d'une véritable tradition, dans ma famille désordonnée et étirée au-delà de l'entendement, tant nous étions nombreux. Tout le monde finissait par frapper à la porte d'entrée de la maison de tante Jannie et d'oncle Artus, à la recherche d'un endroit où dormir. Il y avait toujours une bonne raison à cela. Pour les A, c'était leur mère alcoolique et négligente. En ce qui me concernait, c'était à cause de la violence de mon beau-père. Quant à ma mère, elle avait dû fuir son père, qui abusait d'elle sexuellement. Il fallait ajouter à cela d'innom-

brables autres squatteurs temporaires, tels ces autres cousins, dont la mère avait tiré une balle dans la tête de son mari. Les enfants venaient et repartaient au gré des circonstances et des tragédies. Jamais tante Jannie n'aurait refusé l'hospitalité à un gamin n'ayant nulle part où aller, pas même après que son diabète l'eut rendue si peu réactive et malade.

Tante Jannie accueillait du monde depuis tant d'années que sa maison aurait sans doute paru désertée sans ces gens affalés un peu partout, sur le moindre coin de meuble disponible. En dépit de la douleur qui s'y était fossilisée, tante Jannie avait le cœur bon et généreux. Au plus profond d'elle-même, elle était secrètement chaleureuse et bienveillante, ce qui l'incitait à recueillir les malheureux traversant une période difficile. Jamais elle ne prenait un instant pour calculer ce que lui coûtait le fait d'être le sauveur de la ville entière. On ne disait que du bien de cette femme qui s'imposait tant de sacrifices. Son envie d'aider autrui et le fait de savoir qu'on attendait d'elle qu'elle ouvre sa porte, sans compter que tout le monde l'adorait pour cela, faisaient qu'en fin de compte, il lui était impossible de refuser. Même lorsque cela aurait été plus raisonnable. Quand elle avait sombré dans une sorte de gouffre mental, tante Jannie aurait probablement eu besoin que quelqu'un lui tende la main ; cependant, je ne vois pas comment elle aurait pu réclamer une telle chose, elle qui ne cessait de donner.

La fille de tante Jannie, ma tante Jane Ann, vivait également dans cette grande bâtisse. Jane Ann était suffisamment jeune pour me faire l'effet d'une grande

sœur, mais assez âgée pour m'emmener à un concert des Rolling Stones. Son fils adolescent, Dean, régnait officieusement sur la maison. Tandis que nous autres vivions comme des créatures des bois, en permanence en quête d'un endroit douillet où nous réfugier, Dean disposait d'une chambre. Sa propre chambre ! Ce luxe m'était incompréhensible. Telle une princesse de conte de fées exploitée, je justifiais ma présence en surveillant les A et en m'occupant du suicide ralenti de tante Jannie, autrement dit en lui préparant ses pichets de Crystal Light, boisson à laquelle elle était aussi accro qu'aux cinq paquets de Winston qu'elle s'envoyait chaque jour. C'était cela, s'occuper de tante Jannie : ouvrir un sachet de ce thé aux arômes artificiels et inhaler la poudre de citron à l'aspartame, jusqu'à en avoir le nez rempli, puis porter ce breuvage sur la table de la cuisine, où elle allumait ses Winston à la chaîne ; il y avait toujours un mégot fumant dans le cendrier. Je m'asseyais alors dans la fumée de cigarette, pendant qu'elle me parlait du bon vieux temps à Judsonia. Pour être franche, écouter les récits délirants de tante Jannie constituait ma véritable mission ; cela faisait marcher mon imagination mieux que la télévision. J'ouvrais grand les oreilles, les yeux écarquillés, passionnée par ces histoires extravagantes, telles celles qui évoquaient sa mère, clouée dans un fauteuil roulant. Encore fillette, tante Jannie lui échappait en grimpant sur les meubles, si bien que la pauvre femme, terrassée par la polio, ne pouvait l'attraper. Née sous le signe du Scorpion et très soupe au lait, elle filait fréquemment en douce jusqu'à la

rivière, où se trouvait un hangar condamné dans lequel était dissimulé un juke-box interdit. Danser n'étant pas autorisé à Judsonia, tante Jannie, treize ans, pleine de vie et d'une énergie refoulée, retrouvait ainsi dans les bois d'autres rebelles, tout juste adolescents. Ensemble, ils dansaient, s'enivraient d'alcools faits maison et tournoyaient jusqu'au bout de la nuit.

Se sentant oppressée par sa culture, cette jeune fille s'était débattue de toutes ses forces, en se trémoussant sur la musique. Elle me parlait de cette époque entre les diffusions de *La Roue de la fortune* et de *Jeopardy!*, des jeux télévisés dont elle résolvait systématiquement les énigmes, abattant le poing sur la table, ravie, lorsque c'était confirmé. Elle aurait pu gagner des fortunes en participant à l'une de ces émissions, mais non ; elle était simplement la plus intelligente, un génie qui devinait toujours la phrase à trouver avant que Vanna White¹ dévoile les voyelles, ou qui répondait à la question avant que l'enseignant d'Omaha appuie sur le buzzer. Tante Jannie était futée, elle était même douée en maths, mais elle avait quitté l'école à quatorze ans. Bien que ne me souciant moi-même que très peu de mes études, je ne m'imaginai pas contrainte de tout lâcher après m'être retrouvée enceinte et avoir perdu le père de l'enfant, mon amour, dans un accident de voiture sur une route de campagne. Telle était l'histoire de tante Jannie. Quant à moi, je visualisais cette époque comme si je l'avais vécue.

1. Actrice américaine, également coanimatrice du jeu télévisé *La Roue de la fortune*.

En tant que roi adolescent de la maisonnée, Dean n'avait pas à tenir compagnie à tante Jannie ni à jouer les gardiens de troupeau avec les trois petits. Il n'était pas chargé de maintenir un semblant d'ordre dans la maison, pas davantage que de nettoyer les dégâts commis par Alex et Cleo, les deux chiens les plus galeux du monde, de petits corniauds poilus. Ainsi, il passait son temps dans sa chambre, tel un souverain. Il avait un an de plus que moi, mais j'étais plus grande que lui ; il devait mesurer un mètre cinquante-cinq, à tout casser.

Dean était un requin des salles de billard. Malgré son jeune âge, il traînait là-bas et pariait avec des adultes. Il revenait à la maison avec une liasse de billets – vingt, vingt-cinq dollars – roulée dans une poche de devant de son Levi's. C'était beaucoup, pour un ado, à Judsonia. Il claquait tout en achetant de l'herbe – il avait une longue pipe à eau en verre rangée dans son placard – ou dans quelque chose de suffisamment fort pour se souler avec ses potes dans les bois. Quant aux mocassins Izod ou Eastland et aux Levi's qui lui donnaient le look tendance qu'il affectionnait tant, sa mère, Jane Ann, faisait passer tout cela sur sa carte bancaire. Une garde-robe payée à crédit et une chambre pour lui tout seul : Dean se débrouillait bien.

Ayant donc séché les cours, cet après-midi-là, je regardais la télévision dans la cuisine. L'incessant bavardage de tante Jannie et l'étouffant mais familier nuage de fumée me manquaient presque, tandis que je passais d'une chaîne à l'autre. Le système immunitaire de ma tante ayant laissé une infection se développer, Jane Ann l'avait accompagnée à l'hôpital, pour

s'y fournir en antibiotiques. Un abruti en costume se faisait du fric à *Jeopardy!*. Si tante Jannie avait vu ça, elle l'aurait remis à sa place. « Qu'est-ce qu'une équation du second degré ? », « Qu'est-ce que le plutonium ? », « Qui est Eleanor Roosevelt ? » C'est alors que Dean rentra, en martyrisant une canette de Coca.

– Qu'est-ce que tu fais, Dean ? lui demandai-je, en le voyant percer avec un couteau de petits trous dans l'aluminium.

– Une pipe.

– Une pipe ?

À l'écran, Alex Trebek dérouta les candidats avec une nouvelle question, tandis que, depuis la cuisine, j'observais sans comprendre l'étrange bricolage de mon cousin.

– Pour l'herbe, précisa-t-il.

La canette était écrasée, presque pliée en deux. Dean en perça le fond, jusqu'à obtenir une minuscule zone trouée par laquelle on allumerait la marijuana que l'on inhalerait par l'autre côté.

Je n'avais jamais imaginé un tel emploi pour une canette de Coca, néanmoins c'était plutôt plaisant de voir Dean s'adonner à une activité plus ou moins utile.

– Tu veux fumer un peu ? me proposait-il.

Dean n'étant pas du genre à partager ses richesses, j'estimai avoir intérêt à profiter de sa générosité. Par ailleurs, fumer de l'herbe avec lui me parut nettement plus intéressant que de rester scotchée devant une manche supplémentaire de *Jeopardy!*. Je suivis donc mon cousin.

À propos de cette maison agitée, remplie de fêtardes d'un certain âge enchaînant les cigarettes, de jeunes mères, de gamins plus jeunes encore, de chiots fous et de moi, la cousine qui jurait avec le reste, à la fois baby-sitter, femme de ménage et infirmière, il faut que vous sachiez qu'elle avait été entièrement bâtie par oncle Artus en personne. Excellent menuisier, il s'était fait un beau paquet d'oseille en supervisant divers chantiers dans tout l'Arkansas. Le hic, c'est qu'il était toujours si pris par son travail officiel qu'il n'avait jamais trouvé le temps de terminer sa propre maison. Il s'y était attelé trente ans auparavant ; pourtant, la plupart des luminaires pendaient encore directement aux câbles. En guise de fenêtres, nous n'avions que des vitres calées dans les murs, sans cadre, inachevées. On voyait l'extérieur par les fissures du joint, en particulier lorsque la température chutait et que le bois se contractait. Ce jour-là, l'automne était frais, aussi ces fentes s'étaient-elles élargies, si bien qu'il faisait froid dans toute la maison. Je frissonnais dans mon survêtement et mon tee-shirt préféré, sur lequel tante Jannie avait dessiné, grâce à une peinture pour tissu, une chanteuse¹ très glamour surgissant d'un coquillage géant. À l'époque, je ne possédais pas grand-chose, pas même mon propre lit. Le matin, je me retrouvais souvent en train de piller l'armoire de Jane Ann, en quête de sous-vêtements propres. Mais ce tee-shirt était à moi, tout comme le personnage qui figurait : une chanteuse, une fille.

1. En français dans le texte (NdT).

À l'image du reste de la maison, la pagaille régnait dans la chambre de Dean ; des couvertures enchevêtrées étaient entassées sur le lit, tandis que le sol était jonché de vêtements sales. Appuyée sur la fenêtre ouverte, je fis de mon mieux pour paraître cool. Je n'avais encore jamais fumé d'herbe. Cela ne me semblait pas bien méchant, en tout cas certainement moins que de s'adonner aux drogues dures qui transformaient les gens en zombies, ou même que le simple fait de se soûler au whisky. Toutefois, c'était quand même plus condamnable que de fumer une cigarette, or je n'avais jamais rien tenté d'autre. Une baby-sitter m'avait appris à avaler la fumée à l'âge tendre de six ans. C'était d'ailleurs en plein boulot, en train de s'occuper de moi, qu'elle était tombée enceinte. Cette personne peu recommandable m'avait montré comment aspirer la fumée dans les poumons, et je n'avais pas cessé de fumer depuis, notamment en piquant des Winston du paquet de tante Jannie lors de nos marathons de discussion et de télévision.

Cela étant, la marijuana était une drogue d'un tout autre calibre. Je plaçai donc ma bouche contre le trou de la canette, tandis que Dean approchait un briquet de l'herbe. L'ayant vu aspirer puis recracher la fumée par la fenêtre avec aisance, je l'imitai.

Une bouffée chaude se répandit dans mes poumons. Si la cigarette pouvait se comparer à une journée agitée par la brise, j'eus alors affaire à la tornade qui avait ravagé Judsonia. Ayant avalé la fumée, je fus près de m'étouffer, les yeux brûlants et au bord des larmes. Alors que je m'inquiétais de passer pour une gamine

auprès de Dean, ce dernier ne me prêta pas la moindre attention. Il enflammait déjà le reste de l'herbe. Il inspira une dernière grande bouffée, les lèvres arrondies, à la Mick Jagger, autour de la fumée qui sortait de la canette. Quant à moi, j'attendais de ressentir les effets de la drogue. J'attendais, j'attendais... Je me sentis quelque peu prise de vertiges, mais peut-être était-ce dû à la quinte de toux. Je fis alors le point sur mon corps et mon esprit. C'est à cet instant que mon cousin jeta la canette cramée par terre et se saisit de son fusil.

En Arkansas, voir des armes traîner ici ou là n'a rien d'extraordinaire. C'est plutôt quand vous n'avez pas que les gens pensent que quelque chose ne tourne pas rond chez vous. Chez mes amis, elles étaient généralement rangées dans des vitrines, étincelantes, exposées telles des figurines de porcelaine. Dans la porcherie de Dean, sa carabine de calibre 22 était tout simplement posée contre le mur, à côté du lit. Tandis que je me laissais aller, à moitié shootée, Dean se pencha par la fenêtre et, « pop, pop, pop », descendit trois écureuils, en moins de temps qu'il me fallut pour me dire : « Hé, mec ! » Les petites bêtes chutèrent de leur perchoir et s'écrasèrent au sol, soulevant un panache de poussière autour de leur fourrure. Les talents de joueur de billard de Dean en faisaient également un excellent tireur. Doté du sens de la précision et d'une main ferme, il percevait à la perfection la profondeur, les angles et l'environnement physique, sans oublier son instinct qui lui disait quand tirer, quand envoyer la boule noire vers le trou du coin ou quand virer cet écureuil de son arbre.

Évidemment, il était aidé par le fait que le jardin grouillait d'écureuils. Et de merde, aussi. À l'arrière de la maison, un petit sentier menait à un égout à ciel ouvert, en lisière du bois. Si, chez nous, quelqu'un tirait la chasse d'eau, on voyait la merde sortir par le tuyau et plonger dans l'égout, où elle dérivait en flottant. Vers où ? Mystère. Mes cousins et moi jouions souvent dans ce coin, où poussaient à l'état sauvage des mûres et des noix de pécan. Ces dernières tombant en masse des arbres, nous les ouvrons à coups de dents. Quant aux récalcitrantes, nous les lançons dans l'égout, en essayant de faire couler les étrons qui y flottaient.

Shootée à l'herbe pour la première fois, j'avais froid et je me sentais sale ; j'avais besoin d'une douche chaude. Dean se précipita dans le jardin, afin de récupérer ses trophées, ce qui me permit de profiter davantage de la maison vide. Je m'abandonnai aux plaisirs de l'eau brûlante, sans personne pour hurler de me dépêcher, pour brailler qu'il ou elle avait envie de pisser, ou pour rouspéter à propos du prix de l'eau chaude. Comparée à la demeure indigente de laquelle je m'étais enfuie – à vrai dire, prétendre que je me suis enfuie est un peu mélodramatique, j'ai simplement eu envie de partir et personne ne m'a retenue –, la maison de tante Jannie donnait l'impression d'appartenir à la classe moyenne. On y trouvait une multitude de paquets de macaronis au fromage Kraft, fièrement alignés dans leur placard, ainsi que des petits gâteaux Little Debbie, des délices chocolatés en tout genre renfermant secrètement un cœur crémeux, du chocolat fourré au cacao ou du beurre de cacahuète

onctueux, sans oublier le péché mignon de tante Jannie, les cerises enrobées de chocolat. Grâce aux cartes de crédit de la maisonnée, tout était possible : nouveaux appareils électroménagers, armes, postes de télévision, ainsi que des provisions en quantité. Néanmoins, personne n'était riche, et le coût des douches chaudes, en vivant à huit sous le même toit, n'était pas négligeable.

Après m'être séchée, j'enfilai mon survêtement et mon tee-shirt de chanteuse¹, puis je sortis de la salle de bains. Aussitôt agressée par une puanteur graisseuse, je reconnus l'odeur de la viande d'écureuil frite.

– J'avais un petit creux ! cria Dean, attablé dans la cuisine.

Il avait vidé son assiette ; seuls un tas d'os et la poêle sale témoignaient de son impressionnant exploit. Il avait descendu trois écureuils avec son fusil, puis il les avait dépecés dans le jardin, avant de nettoyer la viande et de la faire frire, le tout shooté avec de l'herbe fumée dans une canette de Coca.

Plus petits qu'un poulet, plus gros qu'un rat. Je n'avais pas mangé d'écureuil depuis mon enfance. Il m'aurait fallu autre chose qu'une fringale due à un shoot pour m'inciter à y planter les dents, en particulier dans une maison remplie de Little Debbie et de chips Doritos. Sans pour autant être végétarienne, le fait de me nourrir d'animaux – d'écureuils, de biches – encore pleins de vie dans le jardin quelques minutes plus tôt me débectait de plus en plus avec l'âge. En

1. En français dans le texte (NdT).

Arkansas, chasser des petits mammifères n'était pas plus extraordinaire que d'exposer ses armes. Mon père aimait la tête d'écureuil bouillie, dont il aspirait la cervelle par le nez de l'animal. Si ce genre d'habitude ne se rapproche pas vraiment de l'idée que je me fais d'un gastronome, elle n'a rien de choquant à Judsonia. Ce n'est qu'une nourriture parmi d'autres, vaguement malsaine, qu'apprécient les hommes là d'où je viens.

En revanche, les queues m'intéressaient beaucoup plus. Si les peaux et les entrailles écœurantes des écureuils étaient jetées dans le jardin, où elles étaient récupérées par des charognards (ou par Alex et Cleo), les queues étaient aussi précieusement conservées que des pattes de lapin ; un peu de nature sauvage dans la paume de la main, exotique et poisseuse, voire porteuse de chance. Pas pour le petit animal, bien entendu. Les gosses avaient tous leur queue d'écureuil. En automne, lorsque la saison de la chasse atteignait son apogée, on en trouvait partout. Les enfants les gardaient toujours avec eux, jusqu'au jour où leur mère, les jugeant trop dégoûtantes, décidait de les jeter. Avant de devenir trop miteuses, elles étaient lustrées et douces, tel un secret enfoui dans la poche, que l'on enroulait autour des doigts.

L'effet de l'herbe se dissipa sans me laisser le temps de vraiment me rendre compte si cela m'avait fait quelque chose. M'abandonnant sa vaisselle écureuillesque à nettoyer, Dean s'élança dans l'escalier, avalant les marches deux par deux, et s'enferma dans sa chambre. Les trois A ne tardèrent pas à rentrer, suivis un peu plus tard par tante Jane Ann, seule. Tante

Jannie, quarante-sept ans, qui s'était rendue à l'hôpital pour soigner une infection, y avait été retenue à cause d'un cancer du poumon. Je l'attendais dans la cuisine, dans l'air confiné empestant la cigarette, mais les choses ne seraient plus jamais les mêmes.

2

On se sentait toujours bien en compagnie de tante Jannie car elle était dure et méchante. Imaginez qu'un terrifiant lion vous autorise à vous réfugier dans sa tanière ; vous avez alors l'impression d'être la personne la plus cool au monde, l'élue d'un fauve, d'une bête qui réduit les autres filles en lambeaux sanguinolents. Vous avez forcément quelque chose de spécial, d'excellent, qui vous garantit la protection du lion. Ainsi en allait-il entre tante Jannie et moi. Cette sensation de sécurité était quelque peu branlante, cependant les standards, dans ce domaine, étaient si faibles qu'une gamine se sentait facilement à l'abri dans une telle situation. Je me croyais donc en sécurité. Tante Jannie était assez cruelle pour effrayer les ténèbres, mais jamais à mon encontre.

Elle avait tout le temps trop chaud et transpirait sans cesse, comme si elle était alimentée par une chaudière à charbon installée dans son ventre. Dès le mois d'avril, elle poussait la climatisation à fond pour se rafraîchir, ce qui ne suffisait pas. Ses vêtements lui devenant insupportables, elle les ôtait tous et ne gardait que son soutien-gorge et sa culotte Lovepats, très extensible et qui lui montait jusqu'au nombril.

J'étais fascinée par ces sous-vêtements, que je trouvais très classe avec leur taille haute et leur chic de grand-mère.

Dans cette tenue, tante Jannie n'avait rien d'une fainéante n'ayant pas trouvé l'énergie nécessaire pour enfiler autre chose, ni d'une allumeuse cherchant à être sexy. Elle ne voulait pas choquer. Cela dit, si vous étiez choqué, c'était votre problème, pas le sien. Ce mélange de bien-être et de mépris reflétait ce qu'elle estimait être son droit de se sentir à l'aise dans son corps et chez elle, avec juste ce qu'il fallait de « Je vous emmerde », ce qui me fascinait autant que ses sous-vêtements.

Le mot qui décrivait le mieux tante Jannie était le « droit ». Elle avait le droit de se sentir bien dans son corps, le droit de jouir de son confort, le droit de vivre chez elle comme elle l'entendait. Quand je repense à sa maison, avec tous ces gens, je me dis que le fait de traîner en Lovepats était peut-être pour elle une façon de se rappeler qu'elle était la reine des lieux. Elle était en sous-vêtements et personne n'avait le droit de l'ouvrir à ce sujet.

Tante Jannie ne restait pas pour autant impassible, dans ses Lovepats, et lâchait des grossièretés, en fonction de l'inspiration. Or elle était très souvent inspirée. « Enfoiré », « enculé »... Elle me faisait découvrir des jurons, aussi classiques que choquants, que je ressortais dans la cour de l'école, des mots scandaleux qui venaient s'ajouter au reste de mon arsenal. Dans cette ville difficile, tante Jannie m'apprenait ainsi à m'approprier de l'espace et à

contenir les gens. Être la première à proférer quelque chose de choquant avait tendance à effrayer les autres. Qui savait de quelle façon je pouvais réagir ? Allez-vous prendre le risque de vous embrouiller avec la grosse qui jure en sous-vêtements dans sa cuisine ? Sans doute pas.

Je découvrais sans cesse quelque chose de nouveau à propos de tante Jannie. Chaque fois que j'estimais avoir fait le tour du personnage, elle m'offrait un nouveau juron ou une nouvelle histoire. J'étais en équilibre instable sur une chaise de la cuisine, le bras balayant le haut du frigo, en train de traquer une boîte de petits gâteaux Teddy Grahams, lorsque j'entendis pour la première fois parler de la pierre à nénés.

– C'est quoi, ça ? demandai-je, ayant mis la main sur un galet bizarre.

Plutôt allongé, il avait la forme et le poids d'un rouleau de pièces de monnaie, avec des rainures afin de pouvoir mieux le tenir.

– Oh, tu ne sais pas ce que c'est ? me répondit tante Jannie, tout sourire.

Taquine et affichant une certaine fierté, elle attendit que je lui réponde.

– Une pierre ? hasardai-je stupidement.

– Tu as à moitié raison.

Quand je fus descendue de la chaise, cet objet mystérieux dans une main et la boîte de petits gâteaux dans l'autre, tante Jannie prit la pierre et l'enveloppa dans ses doigts. Son poignet donnait l'impression d'être massif et puissant.

– C'est une pierre à néné ! s'écria-t-elle, triomphante. Elle sert à frapper les filles sur la poitrine !

Telle Lara Croft et son flingue géant, ou la déesse Athéna et son épée, tante Jannie possédait une arme qui lui était caractéristique. Une pierre à néné. Elle s'était souvent battue dans sa jeunesse. Elle ne frappait sans doute plus des filles sur la poitrine, le jour où j'ai découvert sa pierre, car elle était plus âgée et malade ; néanmoins, elle conservait cet objet près d'elle, au cas où. En prenant de l'âge, tante Jannie avait un peu évolué. Si elle possédait une arme exclusivement dédiée aux femmes, elle haïssait bien davantage les hommes. C'est la plus grande détesteuse d'hommes que j'aie jamais rencontrée ; elle les descendait tous en flammes ouvertement, sans se gêner. Des enfoirés et des enculés. Elle ne crachait pas ces insultes à propos de femmes. Tante Jannie était capable de jauger un homme en quelques secondes, que ce soit un intello arrogant dans un jeu télévisé, ou le mâle bon à rien du moment. Le radar à enfoirés et à enculés de tante Jannie s'était affûté toute sa vie durant. Personne ne savait précisément ce que les hommes – ou peut-être un homme en particulier – lui avaient fait ; à Judsonia, les femmes ne parlaient pas de ce genre de chose. Seule certitude, quelque chose lui avait coulé le cœur sous une chape de ciment. Quelque chose qui l'avait rendue dure et effrayante. D'après moi, mener une enquête pour découvrir le responsable aurait fait ressurgir toute une tripotée de fantômes du passé. Malgré mon jeune âge, je savais déjà qu'il ne fallait rien dire de ce que les

hommes et les garçons me faisaient ; je savais repartir de l'avant en dépit de cela. En revanche, j'ignorais comment être tranchante et cruelle, protectrice et féroce, comment lancer un « Je t'emmerde » avec un air de défi. C'est ce que tante Jannie m'a appris.

3

Quand on a l'accent du Sud, il est difficile de prononcer quoi que ce soit en une seule syllabe. On s'exprime d'une façon qui hésite entre paresse et volupté, comme si l'on se sentait obligé de tirer le maximum de sons de chaque mot, pour ensuite les laisser en suspens dans l'air humide. Avec l'accent du Sud, un mot d'une syllabe se prononce automatiquement en deux. On peut toujours y caser un « ay » et faire de ce mot courtaud quelque chose de beaucoup plus mélodieux. Jane devient alors Jayayne, comme si la bouche ne voulait pas laisser partir ce qu'elle dit, comme si la langue voulait retenir ce son une seconde de plus.

Il est pour moi si difficile de prononcer des mots de une ou deux syllabes que je les évite autant que possible. Pas d'abréviations chez moi. Un micro sera toujours un microphone et un vélo une bicyclette. Si vous vous prénommez Mike, désolée, mais je vous appellerai Mikey, peut-être même Michael, si vous m'embêtez. Une autre façon de résoudre le problème des monosyllabes consiste à ajouter un autre mot derrière. Lee devient dans ce cas Lee Lee, Jane se métamorphose en Jane Ann, et June en June Bug.

Cet accent rend par ailleurs certains noms méconnaissables, quand il ne les change pas entièrement. Prenez le prénom de ma mère, Velmyra, qu'on a pour habitude d'appeler Myra. Ma grand-mère paternelle a très longtemps cru qu'il s'agissait de Maura. La pauvre femme reçut un choc le jour où elle posa les yeux sur le certificat de naissance de ma mère. Durant toutes ces années, personne ne l'avait jamais reprise lorsqu'elle se trompait de prénom en évoquant sa belle-fille.

Quelques mots sur ma mère, Velmyra Estel. Elle devait son premier prénom à sa grand-mère Velvie May (dont le frère jumeau avait été nommé Elvie Ray, bien entendu) et le second à son autre grand-mère, Estel Robinson. À l'âge de douze ans, Velmyra Estel s'était retrouvée au tribunal, accusant son père de viol. Un jour, alors qu'elle n'était encore qu'une enfant, ma grand-mère l'avait observée, puis avait déclaré qu'elle « était l'autre femme, après tout ».

Ayant découvert les abus dont sa fille était victime, elle ne s'en était même pas émue ; ne parlons pas de porter plainte. Il est à peu près certain qu'elle ne s'en serait pas davantage souciée si sa meilleure amie ne l'avait pas incitée à faire examiner sa fille par un médecin. « On ne sait pas dans quel état elle peut être », avait-elle précisé. Ainsi ma grand-mère conduisit-elle sa fille au cabinet médical. Une fois sur place, la situation lui échappa totalement et fut gérée par l'État. Voilà comment ma mère se retrouva, au seuil de l'adolescence, assise dans un tribunal, tandis qu'un juge devait décider si, oui ou non, son père l'avait violée.